



Même s'il n'a pour ainsi dire jamais joué au Scrabble, **Jean Rime** a toujours été attiré par le monde des lettres et par les jeux de mots. Étudiant en littérature et en linguistique françaises à Fribourg, il s'intéresse aussi aux arts, à la philosophie, à l'histoire culturelle : en fait, à tous les langages de la société. Durant plusieurs années, il a orienté ses recherches personnelles sur l'oeuvre d'Hergé.

Entre tiaffe et cramine : voici l'automne !

Comme Baudelaire disait, dans ses *Fleurs du mal* : « C'était hier l'été ; voici l'automne ! », nous entrons nous aussi de plain-pied (mais avec un état d'esprit, je l'espère, moins spleenétique !) dans les premiers frimas qui nous conduiront vers l'hiver : « Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ; / Adieu, vive clarté de nos étés trop courts ! »

Cette arrière-saison où le souvenir d'un bel été indien se mêle à l'attente anxieuse des premières giboulées sera pour nous l'occasion de nous pencher sur les mots qui, en Romandie, disent ce que les météorologues appellent respectivement « haute » et « basse température », le chaud et le froid. *Tiaffe* et *tiède* d'un côté ; *cramine* (qui rime avec *Brévine*...), *fricasse*, *rebase* de l'autre : le langage populaire fourmille d'expressions consacrées, sans compter les sacro-saints de glace Mamert, Pancrace, Servais, Urbain, que chez nous d'aucuns appellent les « chevaliers de mai »¹.

À en croire le bon Oin-Oin, qui sévissait sur les ondes de la Radio romande, en 1977, la canicule peut être nuancée de

façon graduelle. Ainsi, le 7 mai : « l'f'sait une tiède, c'est même plus qu'la tiède, la tiaffe ! » Et rebelote deux mois plus tard, le 2 juillet : « Moi, le moment le plus pénible, c'est quand la tiède devient la tiaffe²... » On l'aura compris : la tiède helvétique, attestée dès 1904, est déjà une forte chaleur, à la différence d'un usage, reconnu en France³, de l'adjectif *tiède* appliqué au climat, où il signifie simplement « modéré » ou « agréable », comme le suggèrent Mauriac (« Le printemps fut précoce ; une tiède fin de mars désengourdissait le monde ») ou Giono, dans *Regain*, par l'expression familière : « Il fait bon tiède ». Substantivation et amplification ironique : telles sont les deux opérations, faciles

à déceler, qu'ont effectuées les locuteurs romands sur l'adjectif.

Plus obscure, en revanche, apparaît l'étymologie de notre *tiaffe*. Les auteurs du *Dictionnaire suisse romand* évoquent la possibilité d'une dérivation avec aphérèse (c'est-à-dire par suppression du début d'un mot) du verbe *étiaffer*, autre helvétisme, qui signifie « écraser, casser⁴ » : ainsi la *tiaffe* renverrait-elle littéralement à un soleil « écrasant »... Le sème de la violence qui caractérise le sens d'*étiaffer* peut être mis en parallèle avec le verbe *taper*, dans l'expression : « ça tape ». Cela dit, il n'est pas exclu que la *tiaffe* ait simplement une origine onomatopéique, ce qui semble être le cas d'une autre *tiaffe* helvétique, celle qui désigne la

¹ L'expression est reconnue comme typique de Neuchâtel dans le *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand* de Pierrehumbert (Neuchâtel, Victor Attinger, 1926), s. v. « chevalier ».

² Cité dans le *Dictionnaire suisse romand* dirigé par André Thibault et Pierre Knecht (Genève, éd. Zoé, 1997), s. v. « tiaffe ». Cet ouvrage constitue la source principale de nos exemples.

³ Définitions et exemples sont empruntés au *Trésor de la langue française*.

⁴ La Suisse romande connaît la variation *étiaffer* / *éclaffer*. Ce doublon est apparenté au français *esclaffer* qui vient lui-même des parlers méridionaux, au sens de « éclater ».

neige de printemps et le bruit produit lorsque l'on s'y aventure. Y a-t-il un rapport entre ces deux *tiaffe*? Certes, s'il fait une *tiaffe*, le soleil peut transformer la neige en *tiaffe*; il est cependant difficile de dire si cette relation référentielle est suffisante pour motiver une parenté des deux usages du mot, par dérivation métonymique. Ce qui est sûr, au contraire, c'est que pour avoir de la *tiaffe*, il faut un *redoux*. Il s'agit, là encore, d'un helvétisme ou du moins d'un régionalisme, attesté pour la première fois dans les *Nouvelles genevoises* de Rodolphe Toepffer⁵, mais qui s'est ensuite diffusé dans le lexique courant de la météorologie.

Antonyme exact de *redoux*, le mot *rebase* est attesté dès 1789; un demi-siècle plus tard, le *Glossaire vaudois* de Callet en donne une définition et plusieurs locutions qui en dérivent: «Nous donnons le nom de *rebuses* aux retours de froid qui s'observent surtout au printemps. Ces retours de froid ont une périodicité qui a frappé les agriculteurs et a fait donner aux *rebuses* des noms particuliers. Ainsi on dit la *rebase de l'épine blanche*, la *rebase du coucou*⁶», car c'est à cette saison que les fleurs et les oiseaux font leur retour.

⁵ «Nous cessâmes de causer, et, marchant avec vitesse, nous dépassâmes de temps en temps de petites croix plantées en terre sur les bords du sentier. Ces croix marquent la place où, durant l'hiver et aux premiers redoux du printemps, des montagnards ont péri, surpris par le froid ou par l'avalanche.» («*La Vallée de Trient*», dans *Nouvelles genevoises*, Paris, Garnier Frères, 1900, p. 437-438.)

Sur la base de cette signification, Callet propose de faire remonter *rebase* au latin *rebito*, «verbe qui peut se traduire par *revenir*, *retourner*, ce qui pourrait faire allusion au retour périodique des *rebuses*». Il semble néanmoins établi, aujourd'hui, qu'en réalité ce substantif est apparenté à l'ancien provençal *rebuzar* («reculer, décliner, empirer»), du latin *refusare*. Autrement dit, le temps empire, l'hiver insiste et le printemps *refuse* de s'installer...

C'est dans le même *Glossaire vaudois* de 1861 que l'on trouve, pour la première fois, le fameux *cramine*, taxé de l'abréviation «P. F.», c'est-à-dire «pas français⁷»! À nouveau, Callet ignore tout de l'étymologie du mot, mais il tâtonne: «Tout ce que j'ai pu découvrir quant au subs. *cramine*, c'est que le mot grec *kruos* signifie *glace* ou *grand froid*⁸.»

Mais là aussi, il se trompe. En réalité, et au contraire du séduisant *kruos*, l'étymologie du mot aujourd'hui admise révèle un étonnant paradoxe: qui songerait en effet à rapprocher le verbe familier *cramer* de notre *cramine*? Et pourtant, les deux mots proviendraient du même

⁶ P.-M. Callet, *Glossaire vaudois* (1861), Genève, Slatkine, 2003, p. 106.

⁷ *Ibid.*

⁸ Callet doute-t-il de cette explication? Toujours est-il que, dans la suite de son analyse, il recopie l'article «*rimée*» du *Dictionnaire étymologique et comparatif du patois piccard* de l'abbé Jules Corbelet (1851) où, même s'il n'y est pas question de *cramine*, une étymologie grecque du mot «*rimée*» est exclue: «Du septentrional *hrim*, et non pas du grec *krumeo*, être gelé» (*ibid.*).

verbe latin *cremare*⁹ («brûler», cf. *crémation*), le premier en passant par l'ancien provençal *cremar*, le second par le franco-provençal *krama* (dans le canton de Vaud *ekramena*) et par un dérivé substantif *kramena* attesté à Lausanne par le doyen Bridel dans son *Glossaire des patois de la Suisse romande* (1866), où il le définit ainsi: «Tourbillon de neige; plus souvent, froid rigoureux.» La translation francisée de ce mot patois est attestée, quant à elle, dès 1861. Le rapprochement paradoxal entre *cramer* et *cramine*, l'un dénotant le chaud et l'autre le froid, s'explique facilement par l'ambivalence des causes de la brûlure.

L'histoire du mot *fricasse*, en usage en Suisse romande ou dans la région du Doubs, est

⁹ Cette hypothèse est celle généralement retenue à propos de *cramine* (voir notamment le *Französisches Etymologisches Wörterbuch [FEW] de Walther von Wartburg, Bâle, Helbling & Lichtenhahn, 1946, t. II/2, p. 1311; Dictionnaire suisse romand, op. cit., s. v. «cramine»*). Dans sa thèse *Die Ausdrücke für 'Regen' und 'Schnee' im Französischen, Rätoromanischen und Italienischen* (Zurich, Diss.-Druckerei A.-G. Gebr. Leemann & Co, 1935, p. 147), Max Steffen donne deux autres hypothèses: la première ferait dériver *cramine* du latin *crama* (le vaudois *ekramena* pouvant avoir été formé sur le modèle de *écrémer*); Max Steffen estime que cette explication «n'est pas totalement satisfaisante». Selon la seconde hypothèse, que lui soutient, *cramine* proviendrait de *carminare* (carder la laine), avec dérivation sémantique importante et une conjecturale métathèse (*carminare* > **craminare*). Le FEW estime que cette proposition «n'est pas admissible sur le plan phonétique» (t. II/2, p. 1312).

encore plus emblématique de cette ambiguïté. Il faut, en effet, remonter au latin, où la forme infinitive *frigere* correspond à deux quasi homophones, la seule différence étant la quantité, c'est-à-dire la longueur, de la seconde syllabe: le premier (au présent de l'indicatif *frigeo*) signifie «avoir froid» ou «être froid», et au figuré «être engourdi», «être sans vie». C'est de lui que découlent nos *frigo*, *réfrigérateur*, *frigidaire* (marque déposée) et même notre froid; le deuxième verbe (au présent de l'indicatif *frigo*) signifie quant à lui «rôtir» ou «frirer», lequel en descend, de même d'ailleurs que... *fricoter*, dont le sens propre est culinaire.

Ironie de l'étymologie! Il se trouve que notre «fricasse», qui dénote un froid intense, provient de ce deuxième homophone et non du premier. Il s'agit du déverbal de *fricasser*, mot connu en français standard depuis le XV^e siècle dans l'acception: «faire cuire dans leur jus, à la poêle ou à la casserole, des aliments coupés en morceaux» (cf. une *fricassée*), d'où des significations dérivées «mêler, confondre plusieurs choses ou plusieurs personnes», voire «dépenser» lorsqu'il s'applique à de l'argent¹⁰. Mais le mot a parfois pu être employé métaphoriquement à propos des conditions météorologiques. Le

FEW (t. III, p. 791) mentionne une occurrence de 1600 où *fricasser* aurait eu le sens de «griller (en parlant de l'effet du brouillard)». Cet usage est resté dans la mémoire de la langue, puisque *fricasser* est encore attesté de nos jours à Neuchâtel, où il peut signifier «brûler par l'action du chaud ou du froid», c'est-à-dire «griller» ou «geler». Cette polysémie se retrouve dans un emploi neuchâtelois du substantif *une fricassée*, dont le premier sens est «feu ardent» et qui veut dire tantôt «grand froid», tantôt «grand chaud». On peut ainsi lire, dans *L'Impartial* du 11 juin 1899, qu'«après l'hiver et les fricasses, on a par ici l'été et les fricassées¹¹»!

Pour dire que l'air est *cru*, il faut donc dire que la terre a été «cuite» par le froid! À ce propos, *cru* est considéré comme un régionalisme de Suisse romande, de Belgique, du Canada et de certaines régions de France lorsqu'il est employé dans ce contexte. La première attestation littéraire remonte au chroniqueur du XIV^e siècle Jean Froissart, originaire de Valenciennes, qui mentionne des «temps crus et pluvieux» (*Chroniques*, V, 202), mais son usage, en tout cas dans les patois de Suisse romande, est plus ancien, puisqu'il a servi à composer le toponyme «Crau Cru», à la limite de Moiry, dans le canton de Vaud (appellation attestée en dialecte dès 1222)¹².

¹¹ Exemple tiré de Pierrehumbert, *op. cit.*, s. v. «fricassée». Sur les définitions, voir aussi le *Dictionnaire suisse romand*, s. v. «fricasse».

Cependant, dans les écrits en français, on ne le retrouve pas avant le diariste Amiel, qui l'emploie à plusieurs reprises dans son journal¹³.

Malgré le sémantisme parfois contradictoire des étymons qui ont donné les mots du grand froid, force est de constater, cependant, une parfaite cohérence sur le plan phonique: *cru*, aussi bien que *fricasse* et *cramine*, se distinguent par l'association consonantique [kr] qui suffit à donner l'impression d'un froid mordant. *Tiaffe* et *tiède*, quant à eux, se singularisent par une sonorité plus alanguie, voire plus douce, comme l'atmosphère d'une chaude soirée d'été. L'initiale dentale [t] est détendue par la semi-voyelle [j] suivie d'une voyelle, [a] ou [ε]... Même si des canicules ne sont pas exclues en Suisse, la langue semble nous dire que, sous nos latitudes (ou à nos altitudes), le danger vient moins du chaud que du froid: ce n'est pas le soleil qui brûle la peau, mais les vents glacés. Nous voilà avertis: profitons des agréments de l'automne, où les tiaffes et les tièdes sont derrière nous, mais où froids crus, cramines et fricasses nous guettent de pied ferme!

Jean Rime

¹⁰ Définitions tirées du *Trésor de la langue française*. À noter que, si «fricoter avec» appartient au vocabulaire des relations amoureuses, il en va de même pour «se fricasser le museau» (s'embrasser chaleureusement) et «fricasser avec» (avoir des relations sexuelles avec quelqu'un).

¹² Voir *Glossaire des patois de la Suisse romande*, t. IV, Neuchâtel – Paris, Victor Attinger, 1961-1967, p. 618.

¹³ Voir Joachim Lengert, *Les Helvétismes de Suisse romande au XIX^e siècle d'après le Journal intime d'Henri-Fr. Amiel*, Paris, CNRS – Klincksieck, 1998, p. 176-177.